



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

jokkoo

#22 ★ avril – juin 2015 ★



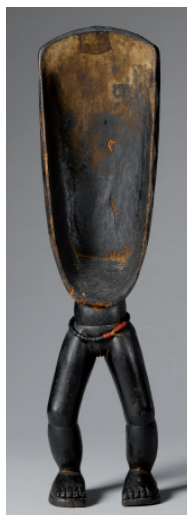
LIONEL ZINSOU
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES
AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Agir, au cœur du musée, pour que dialoguent les cultures : depuis plus de 13 ans, la société des Amis inscrit ses actions dans cette perspective qui est le fondement et la raison d'être du musée du quai Branly.

Revenir sur les douze années de présidence de Louis Schweitzer permet de mesurer le chemin parcouru au service de cet objectif : acquérir des chefs-d'œuvre qui jalonnent le parcours des collections permanentes ; enrichir les collections d'œuvres peut-être moins connues mais dont l'étude et l'inscription à l'inventaire national est une nécessité pour la connaissance des civilisations ; soutenir le travail de chercheur venus d'horizons différents pour renforcer les savoirs ; offrir aux amis du musée – qui forment le premier cercle d'engagement aux côtés du musée – de nombreux moments privilégiés pour échanger, apprendre, découvrir ; et enfin financer la restauration de ce patrimoine dont le musée a la responsabilité afin de le préserver et le faire parvenir aux générations futures.

Les voyages que nous organisons cette année seront ainsi l'occasion, pour les Amis, de découvrir de très nombreuses collections d'arts « primitifs », publiques ou privées, en France et à l'étranger, et ouvrent un espace de discussion et d'échange avec les conservateurs et les collectionneurs. A l'occasion de l'ouverture de l'exposition *Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire*, Eberhard Fischer et Lorenz Homberger, commissaires de l'exposition, évoquent leur long travail de recherche mené autour des sculpteurs africains. Les lauréats 2014 des bourses de recherche financées par la société des Amis et par le Cercle Lévi-Strauss nous présentent leur travaux qui relèvent pour Nicolas Elias de l'étude du monde turc contemporain, et pour Marie Durand de l'exploration et de l'analyse des archives du géographe et ethnographe Aubert de la Rüe. Enfin, Michèle et David Wizenberg rendent hommage à la pérennité méconnue des actions de valorisation du patrimoine culturel et artistique menées au Cameroun.

★ Sommaire



- ★ **Hommage à Louis Schweitzer** p.2
- ★ **La vie des Amis : voyages, week-end et escapades** p.4
- ★ **L'exposition : Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire** p.6
- ★ **La société des Amis soutient la Recherche** p.12
- ★ **Carte blanche à un Ami** p.16
- ★ **L'agenda** p.19
- ★ **Ils nous soutiennent** p.20

★ Louis Schweitzer, douze années de présidence

La société des Amis, créée dès 2002, 4 ans avant l'ouverture du musée, contribue depuis sa naissance à faire connaître le musée, à enrichir ses collections, à soutenir son développement. Retour sur les moments forts de la Présidence de Louis Schweitzer. En douze ans, les dons de plus de mille Amis ont permis de financer 18 acquisitions majeures, la restauration de 8 pièces, et 11 bourses de recherche.



© société des Amis

Louis Schweitzer et Magali Mélandri, responsable de collections Océanie, devant la « Dame du fleuve », crochet, moyen Sépik, XIX^e siècle.



© musée du quai Branly

2004

RESTAURATION

Tête sculptée Moaï de l'île de Pâques qui accueille aujourd'hui le visiteur dans le hall d'entrée.



© musée du quai Branly

2012

RESTAURATION

Manteau de chamane très rare de la région des monts Saïan en Sibérie du sud-ouest.

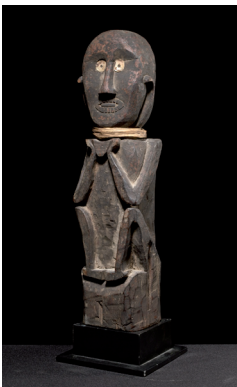


© musée du quai Branly

2008

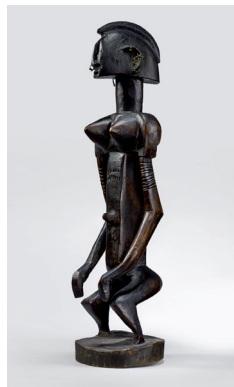
ACQUISITION

Objet magique bolifenda, composé d'une armature en bois, de cornes d'antilope et de matières composites. Cet objet énigmatique tant par sa forme que par sa matière appartient à la catégorie des « fétiches ».



© musée du quai Branly

2011
ACQUISITION
Sculpture rituelle moluque.
Utilisée lors de cérémonies liées au processus vital de régénération. Cette statue est l'un des rares exemplaires parvenus en occident.



© musée du quai Branly

2013
ACQUISITION
Sculpture dogon
Provenant du Mali, cette statue féminine a figuré dans plusieurs collections privées célèbres et participé à ce titre à quelques uns des plus importants événements du xx^e siècle, notamment la mythique exposition qui s'est tenue au MoMA à New-York en 1935, « African Negro Art ».



© musée du quai Branly

2011
ACQUISITION
Costume-masque de l'ethnie amazonienne des Cubéo, servant lors des fêtes communautaires ayant lieu à la saison sèche (mars). Ces fêtes à la mémoire de leurs défunts permettent d'évacuer définitivement l'esprit du mort de la communauté.



© musée du quai Branly

65 VISITES DES
COLLECTIONS PERMANENTES
Grâce aux conservateurs et responsables de collections, les Amis sont très régulièrement invités à approfondir leur connaissance des collections de leur musée.



© Nicolas Garnier

SOUTENIR LA RECHERCHE
Grâce au soutien de Nahed Ojjeh, Grand Bienfaiteur, la société des Amis a financé six bourses post-doctorales. Depuis sa création, le Cercle Lévi-Strauss a financé cinq bourses d'étude pour la documentation des collections.



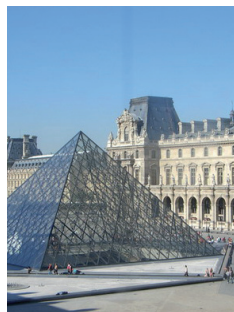
© musée du quai Branly

57 VISITES DES
EXPOSITIONS TEMPORAIRES
« D'un regard l'Autre », « Art royal du Bénin », « Teotihuacan, Cité des Dieux », « Polynésie, arts et divinités, 1760-1860 », « Fleuve Congo, arts d'Afrique centrale », « Kanak, l'art est une parole », etc.



© musée du quai Branly

2009
CRÉATION DU CERCLE LÉVI-STRAUSS.
En 2010, le Cercle offre au musée la bibliothèque de travail de Claude Lévi-Strauss.



© musée du Louvre

46 VISITES HORS LES MURS
Musée du Louvre, musée d'Orsay, musée Guimet, musée Dapper, Centre Pompidou, Palais de Tokyo, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Institut du Monde Arabe, Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, musée de la Chasse et de la Nature, musée des Arts Décoratifs, etc.



© musée du quai Branly

2010
ACQUISITION
Le Cercle Lévi-Strauss offre au musée un bouclier du haut Sépik (Papouasie-Nouvelle-Guinée).



© société des Amis

31 VOYAGES
En France : Angoulême, Lyon, Lille, Marseille, La Rochelle, Toulouse, etc.
A l'étranger : Bruxelles, Madrid, Rome, Saint-Pétersbourg, Bâle, Genève, etc.
A l'occasion de foires : Tefaf, Bruneaf, Brafa, Pad, Frieze, AOA de New-York, etc.

★ Voyages, week-end et escapades

La société des Amis propose chaque année à ses membres de nombreux voyages, en France et l'étranger. Les Amis, en petits groupes de 10 à 15 personnes, sont accompagnés par un conservateur du musée du quai Branly et reçus par les conservateurs des musées visités ainsi que par des collectionneurs qui leur ouvrent les portes de leurs collections particulières.

LE MUSÉE DES CONFLUENCES

LYON, LES 6 ET 7 JUIN

La société des Amis vous invite à découvrir le musée des Confluences de Lyon. Le projet scientifique et culturel du musée se fonde sur environ 2,2 millions d'objets transférés du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon, fermé depuis 2007. Cette collection – qui s'est enrichie au fil des siècles par des dons, collectes, fouilles ou dépôts – ont fait du musée un véritable cabinet de curiosités du XXI^e siècle. Paléontologie, minéralogie, malacologie, entomologie, ethnologie, égyptologie, préhistoire ou encore sciences et techniques en constituent les richesses, qui se distinguent par leur ampleur, leur diversité et leur rareté. La visite sera en partie dédiée aux collections ethnographiques africaines, océaniques et inuit.

Cette visite sera suivie par celle du Musée des Tissus et des Arts Décoratifs. Ce musée, aujourd'hui riche d'une

collection de près de 2,5 millions de pièces, est dédié à la conservation, l'étude et la connaissance du textile. Le week-end se terminera par une visite du Musée Africain de Lyon qui, à l'initiative de la Société des Missions Africaines, est le premier musée, en 1861, entièrement consacré à l'Afrique.

LA CAVERNE DU PONT D'ARC

ARDÈCHE, LES 10 ET 11 OCTOBRE

La société des Amis vous emmènera en Ardèche à l'occasion de l'ouverture de la Caverne du Pont d'Arc, fac-similé à l'échelle 1 de la grotte Chauvet. Cet artefact, qui dévoile les plus belles peintures rupestres de la grotte Chauvet, a été conçu pour reproduire la température, l'humidité et l'aspect de la grotte.

Le lendemain, la visite se poursuivra au musée de la préhistoire de l'Aven d'Orgnac pour comprendre le mode



© Quentin Lafont

Musée des Confluences, cabinet d'architecture : Coop Himmelb(l)au.



© Caverne du Pont d'Arc

Fresque des lions, Caverne du Pont d'Arc.

de vie des peintres de Vallon Pont d'Arc et se terminera par la visite d'une authentique grotte aux reliefs naturels étonnants.

FRIEZE MASTER ET PAD
LONDRES, DU 16 AU 18 OCTOBRE

La société des Amis vous invite à traverser la Manche à l'occasion de *Frieze Master* et de *PAD*.

Aux côtés de *Frieze Art Fair*, la foire *Frieze master* propose une rencontre très inhabituelle entre l'art contemporain et les maîtres anciens. Située au cœur de Mayfair, *PAD* est, pour l'Art Moderne, les Arts Décoratifs et le Design, un moment essentiel. Ces deux foires seront l'occasion de découvrir les grandes galeries d'Europe, d'Amérique du Nord ou d'Asie, et de plonger au cœur d'un exceptionnel panorama des œuvres les plus emblématiques du marché actuel.

SAN FRANCISCO

FIN JANVIER, DÉBUT FÉVRIER 2016

A l'occasion du *Tribal and Textiles Arts Show*, la société des Amis vous propose un voyage d'une semaine à San Francisco. Philippe Peltier, conservateur au département Océanie du quai Branly, accompagnera votre découverte des plus belles collections d'art premier du De Young Museum, du Contemporary Jewish Museum, du Berkley Arts Museum, du Mexican Museum, de l'Asian Art Museum et du Cantor Arts Center de Stanford.

Durant cette semaine nous vous ouvrirons aussi les portes de quatre collections particulières. Nous vous emmènerons découvrir la Somona Valley, le Muir Woods Monument et la réserve naturelle de Point Reyes.

L.M.



© De young Museum



© droits réservés

A gauche : Statuette, Richard H. Scheller Collection. A droite : Golden Gate Bridge.

★ Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire

Interview d'Eberhard Fischer, ancien directeur du Rietberg Museum et de Lorenz Homberger, ancien conservateur de l'art africain et océanien au Rietberg Museum. Respectivement ethnologue et conservateur de formation, ils ont conçu l'exposition *Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire* présentée dans la galerie jardin du musée du quai Branly du 14 avril au 26 juillet 2015.

Comment est né votre intérêt pour les Maîtres sculpteurs en Côte d'Ivoire, et par conséquent, pour ce projet d'exposition ?

Eberhard Fischer : Mon intérêt pour les sculpteurs ivoiriens fut précoce, suscité à travers les travaux et les

voyages de mon père. Je suis le fils de l'ethnologue Hans Himmelheber, notamment connu pour ses missions en Côte d'Ivoire en 1933 et 1934-1935 et en Alaska en 1936 et 1937. Il fut l'un des premiers à partir à la rencontre des « maîtres » de la sculpture ivoirienne. Sa thèse, sous la direction d'Augustin Krämer, traite des artistes



© Museum Rietberg Zurich / Photo Studio Ferrazzini Bouchet



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre

A gauche : Npasopi, figurine féminine, Côte d'Ivoire, région kyaman, XIX^e siècle, Museum Rietberg. A droite : Maternité, statue féminine debout, Zlan, Côte d'Ivoire, région Dan, première moitié du XX^e siècle, musée du quai Branly.

nègres, une vision novatrice puisqu'à cette époque on ne parlait que de *l'art nègre*. On ne pouvait imaginer que les ivoiriens puissent être des artistes capables de rivaliser avec les plus grands maîtres occidentaux tels qu'Utamaro, Matisse ou Nainsukh. Lorenz Homberger et moi-même avons collaboré pendant des années et travaillé sur plusieurs expositions, et celle-ci s'inscrit naturellement dans la continuité de mes travaux.

Lorenz Homberger : Cette exposition est le fruit d'un travail de plusieurs années entre Eberhard Fischer et moi-même. Le Rietberg Museum a conçu des expositions sur les différents peuples qui constituent la Côte d'Ivoire et son art depuis les années 1970. *Die kunst der Dan* (avec Hans Himmelheber) en 1976, en grande partie consacrée aux masques dan, *Die kunst und religion der Lobi* (avec Piet Meyer) en 1981, *Die kunst der Guro Elfenbeinküste* en 1985, qui fait connaître les maîtres bouafle au monde occidental et *Die kunst der Senoufo* (avec Till Förster) en 1988, qui explore l'essence sacrée de l'art senoufo et *Die Kunst der Baule* (avec Clara Himmelheber) en 1996. L'exposition *Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire* poursuit cette série d'expositions à laquelle se consacre le Rietberg Museum.

Comment a été pensée cette exposition ?

L.H. : Nous travaillons sur la sculpture de Côte d'Ivoire ensemble depuis les années 1975, par conséquent nous connaissons un grand nombre des pièces que possèdent les musées et les collectionneurs européens.

Notre collaboration s'est enrichie au contact de trois chercheurs : Monica Blackmun Visona, Bernard De Grunne et Daniela Bognolo avec qui nous avons aussi collaboré pour la rédaction du catalogue. Nous voulions réaliser une exposition qui ne soit pas centrée sur la sculpture de Côte d'Ivoire mais sur les maîtres de la sculpture. Nous avons distingué six régions artistiques connues pour leurs maîtres sculpteurs. Ayant une bonne connaissance des terrains choisis, nous avons souhaité exposer les plus belles pièces des plus grands artistes. Dans un premier temps, nous pensions ne présenter que des œuvres traditionnelles, accompagnées des outils utilisés pour les concevoir. Mais nous avons finalement trouvé intéressant, et grâce à l'aide de feu Yaya Savané, de consacrer une salle à l'art contemporain. Ces œuvres actuelles dialoguent avec les travaux d'artistes traditionnels dont elles s'inspirent directement.

E.F. : Nous avons notamment voulu insister sur les différences de style qui varient selon les ethnies mais également selon les artistes. Nous avons affaire à des sculpteurs qui fondent parfois des écoles où se diffusent leurs arts et leurs propres styles. Les modes de production et la clientèle sont profondément traditionnels et les poussent parfois à voyager pour vendre leurs œuvres dans les villages de la région. Des années de recherche sur le terrain ont permis de distinguer chaque artiste d'après ses caractéristiques propres. L'exposition *Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire* est une rétrospective des plus grands sculpteurs ivoiriens des XIX^e et XX^e siècles.



© Eberhard Fischer, photo - Rainer Wolfberger

© DR

A g. : Masque, maître de Yasua, n°34, Côte d'Ivoire, région guro, vers 1930, provenance Hans Himmelheber collecté en 1955, collection privée.
A dr. : Masque à nervure frontale et mâchoire inférieure articulée, Sra, Côte d'Ivoire, région dan méridionale, vers 1930, collection privée.



© Musée des Civilisations de Côte d'Ivoire, Abidjan; Photo : Hien MacLine

© Curtis Galleries, Minneapolis; © Museum Rietberg, photo : Rainer Wolfberger

De gauche à droite : Masque-heaume déglacé avec figurine masculine, premier maître de Lataha, Côte d'Ivoire, région sénoufo, vers 1900, Musée des civilisations de Côte d'Ivoire. Statuette féminine, premier maître de Lataha, n°205, Côte d'Ivoire, région sénoufo, vers 1900, Museum Rietberg. Figurine masculine debout, Maître de Himmelheber, Côte d'Ivoire, région baoulé, XIX^e siècle, provenance : Paul Chadourne, Paris, acquise vers 1950.

L'Occident a longtemps considéré la sculpture africaine comme un artisanat et non comme un art à part entière. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

L.H. : Pendant longtemps, il était communément admis en Occident que les productions africaines étaient à but ethnique, religieux et anonyme, et que l'art africain ne reconnaissait pas ses artistes. Si les œuvres ne sont pas signées des noms des sculpteurs, fait cohérent chez un peuple sans écriture, la plupart d'entre elles possède un signe distinctif (invisible aux yeux des occidentaux) permettant d'en identifier l'auteur. Pour les européens, l'art africain se définissait en fonction des zones géographiques et des styles iconographiques qui leur correspondaient. On ne reliait donc pas les œuvres à des individus. Interchangeables et anonymes, les productions artistiques étaient l'expression d'une région, d'une ethnique, d'une communauté, et non celle d'un créateur clairement identifiable. C'est grâce à des ethnologues tels que Hans Himmelheber que notre intérêt s'est tourné vers ces sculpteurs et leurs travaux. Nous avons tenté de déterminer des distinctions notables entre les pièces et de savoir si un travail pouvait être individuellement attribué à un artiste au vu de son style et de son interprétation des traditions.

Dans les années 1960-1970, on réalise que la majorité des sculptures ivoiriennes est composée de copies d'œuvres célèbres. Les occidentaux étaient incapables d'apprécier et de reconnaître les œuvres des maîtres africains. Ils achetaient alors aussi bien des originaux que des copies sans voir aucune différence.

E.F. : Les occidentaux, insensibles aux canons de beauté mis en avant par les sculpteurs africains, pensaient que leurs productions se réduisaient à une fonction rituelle ou religieuse. Dès lors, elles sont appréhendées comme des objets de curiosité et d'ethnologie, mais pas comme des œuvres d'art. Mon père, lorsqu'il s'est rendu en Côte d'Ivoire, a cherché à distinguer les différents sculpteurs en comparant leurs œuvres. Le nom des artistes n'est pas toujours connu et certains sont baptisés du nom de leur village ou de leur contrée d'origine. Il parvint cependant à retrouver la trace de quelques-uns d'entre eux et à citer une quinzaine de noms lorsqu'il publia sa thèse, en 1935, lors de son retour.

Lorenz et moi marchons dans ses pas et continuons à discerner et à diffuser le travail et l'histoire de ces maîtres de la sculpture dans le monde occidental. Nous étudions également leur place dans la société ivoirienne, notamment dans leur village. Dans certains peuples de Côte d'Ivoire, ils jouissent d'une grande célébrité dans leur société et certains, bien que peu nombreux, parviennent à vivre de leur art. Le plus souvent, la profession de sculpteur est héréditaire, mais le talent reste une condition indispensable. Le sculpteur est un personnage éminemment respecté par les habitants de son village.

Une salle est consacrée aux techniques employées par les sculpteurs ivoiriens. Que pouvez-vous nous dire de la scénographie de cette salle et de l'importance que vous accordez à ces techniques ?

L.H. : Tout autant que son œuvre elle-même, les méthodes et techniques de production d'une œuvre sont



A gauche : *Ancêtres*, Jems Robert Koko Bi, 2011, collection privée. A droite : *Diaspora II*, Jems Robert Koko Bi, 2013, collection privée.

des témoignages de la qualité d'un sculpteur. Il nous a paru essentiel de reconstituer les ateliers des sculpteurs de Côte d'Ivoire afin d'y présenter la variété d'outils et de procédés employés. Généralement, l'artiste est assis sur le sol et travaille la matière à l'aide d'instruments et en utilisant différentes parties de son corps (ses mains, ses pieds, ses jambes, etc.). Cette particularité a toujours impressionné les ethnologues. Lors de mes voyages j'ai eu la chance d'être bien accueilli et d'être invité dans des ateliers pour observer le façonnage de ces œuvres.

E.F. : Il n'est pas toujours facile de connaître les techniques de travail des sculpteurs. Beaucoup d'entre eux réalisent des objets sacrés, il est donc interdit de les observer. Ils s'isolent dans des endroits cachés pour travailler et les pièces, même terminées, ne sont pas toujours accessibles. La matière choisie est également une caractéristique importante dans cet art : les blocs de bois sont sélectionnés avec soin et travaillés à l'aide de techniques très précises. Les outils et méthodes employés définissent le style et les caractéristiques propres à chaque maître, il nous a donc paru nécessaire de présenter chaque étape de création.

Pouvez-vous, chacun, nous raconter votre expérience avec cet art ?

L.H. : J'ai été envoyé comme jeune chercheur dans les années 1980 par Eberhard Fischer pour étudier avec lui l'art gouro. Sur les traces de Hans Himmelheber, je me suis rendu dans les villages qu'il avait lui-même visités pour y découvrir de nouveaux artistes et des œuvres

majeures. En arrivant sur place, il est important de suivre le protocole en se présentant au chef du village pour lui exposer le but de notre visite. En tant qu'ethnologue à la recherche de la vérité sur les artistes sculpteurs, j'ai été chaleureusement accueilli et invité à présenter mes travaux. J'ai pu visiter les ateliers de sculpture, observer les artistes à l'œuvre et les interroger avec leur entière coopération. Cette mission a été mon premier contact avec les sculpteurs que j'étudiais à Zurich.

E.F. : J'avais dix-huit ans la première fois que je suis parti au Libéria. Mon père, qui menait des missions ethnologiques là-bas en 1960, m'avait fait venir pour filmer les sculpteurs, leurs créations, leurs techniques et leur vie quotidienne. La personnalité de ces artistes m'a véritablement fasciné. J'ai découvert cet art méconnu des occidentaux, parfois même méprisé, et pourtant si comparable aux productions des plus grands maîtres européens. En 1963, je suis retourné seul chez les Dan pour écrire ma thèse, et en 1975, avec ma famille pour étudier les rituels dans lesquels les sculpteurs dan et gouro peuvent occuper une place essentielle. Dès lors, j'ai consacré ma carrière à comprendre et à diffuser leur art, leurs techniques, leurs outils, les figures qu'ils représentent, les masques, et tout ce qui fait d'eux des artistes à part entière.

Quel message voulez-vous faire passer à travers cette exposition ?

L.H. : Nous souhaitons démontrer que l'Afrique, tout comme l'Europe, a fait naître de grandes figures de l'art.



© Frédéric Dehaen - Studio Asselberghs

Masque, Maître de Kamer, Côte d'Ivoire, région baoulé, vers 1920, collection privée, provenance : Hans Röthlingshöfer, Bâle, acquis vers 1958.

Longtemps, l'Afrique a été ignorée et négligée par les occidentaux. Cette exposition est là pour expliquer que si ces sculpteurs servent un culte, ils n'en restent pas moins des artistes. En Europe, beaucoup d'artistes ont servi la religion et n'en ont pas moins été reconnus comme étant des maîtres dans leur domaine. Il existe une réelle qualité des sculpteurs individuels africains qui ont réalisé des œuvres remarquables. Nous voudrions laisser à ces artistes la place qu'ils méritent.

E.F. : Cette exposition tend à rétablir l'image des artistes ivoiriens et de l'art africain. Le colonialisme n'a pas su reconnaître ni exploiter le talent des « arts nègres ». La vision occidentale de cet art, décrit comme mystique et semblable à l'art brut, s'est répandue à travers l'Europe. Aujourd'hui, nous prêtons enfin à ces artistes la reconnaissance que l'Occident leur a longtemps refusée.

Quel est votre objet préféré ?

L.H. : Je pense à la statuette de 98 cm provenant de la région Sénoufo (photo page 8, au centre), qui a été exécutée par l'un des premiers maîtres de Lataha aux environs de 1900. Cet objet représente une femme debout, de grande noblesse, le bois est très abîmé et rongé par les termites, mais ce qu'elle dégage me touche énormément.

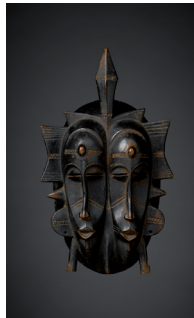
E.F. : Je choisirais le masque qui a été créé dans les années 1930 par un maître Yasua (photo page 7, à gauche). Découverte et achetée par mon père en 1955, ce masque de 37 cm a une qualité de travail exceptionnelle. La matière utilisée, la pureté des lignes font de cet objet un chef-d'œuvre. A mon sens on ne peut pas faire mieux, c'est juste parfait.

Propos recueillis par Léa Mousson.

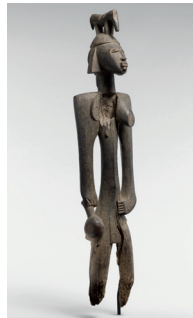


© musée du quai Branly, photo Bruno Descouings

1 : Cuiller anthropomorphe, XIX^e siècle.



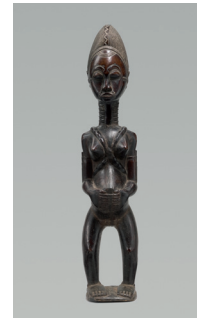
2 : Masque janus, début XX^e siècle.



2 : Statue féminine, début XX^e siècle.

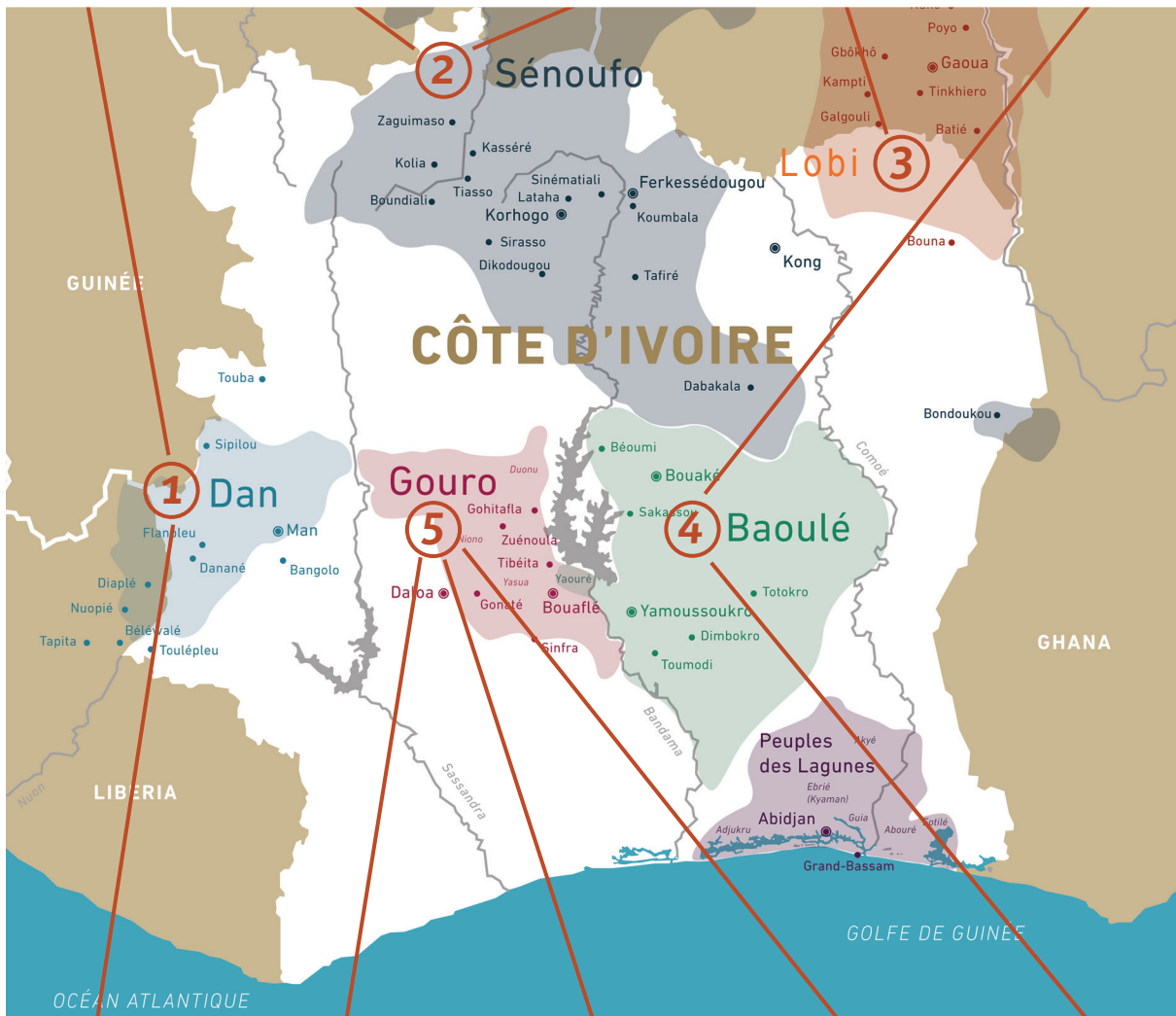


3 : Figurine masculine, XX^e siècle.



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries

4 : Statuette de femme, début XX^e siècle.

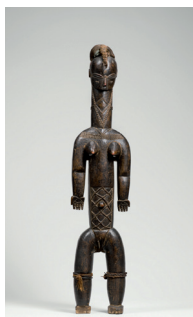


© musée du quai Branly, photo Bruno Descouings

1 : Masque anthropomorphe, fin XIX^e - début XX^e siècle.



5 : Masque anthropomorphe, fin XIX^e - début XX^e siècle.



5 : Statue féminine, XIX^e siècle.



5 : Masque miniature anthropomorphe, fin XIX^e - début XX^e siècle.



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries

4 : Maternité, première moitié du XX^e siècle.

★ Les Amis du musée soutiennent la Recherche

En 2015, la bourse post-doctorale Nahed Ojeh - société des Amis a été attribuée à Nicolas Elias pour sa recherche : *Le cem et le dem, l'alcool comme procès de l'âme chez les Alévis de Turquie.*



© musée du quai Branly, société des Amis

Ma recherche porte sur la consommation rituelle d'alcool chez certaines communautés alévis de Turquie. « Alévi » désigne en Turquie une nébuleuse de groupes « hétérodoxes » associés au chiisme (par la prééminence qu'ils accordent à Ali, le gendre du prophète), répartis dans l'ensemble du pays et dans au moins deux groupes

linguistiques (*grosso modo* turcophones à l'Ouest, kurduphones à l'Est). Il n'est pas aisé d'en donner une définition claire. Les alévis sont déjà (c'est un premier élément de définition) un envers du sunnisme d'Etat : pas de mosquée mais une « maison de l'assemblée » (*cem evi*), pas de prière cinq fois par jour mais de longues réunions appelées « cérémonie de l'union » (*ayin-i cem*) qui se tiennent à intervalles irréguliers, pas de pèlerinage à la Mecque mais des lieux saints disséminés en Anatolie, pas de jeûne durant le ramadan mais pour muharrem (le martyr de Hüseyin), et surtout, pas d'interdit touchant à la consommation d'alcool. Autant d'entorses graves à l'ordre moral du sunnisme qui en firent longtemps (et jusqu'à aujourd'hui) l'objet de calomnies de toutes sortes, comme de violences sporadiques.

Lors de ces longs rituels *ayin-i cem*, quelques-uns de ces groupes consomment du raki, un alcool de raisin anisé obtenu par distillation, selon un cérémonial strict mais en quantité surabondante (tous les groupes n'en consomment pas, et la question est délicate). Mon postulat est que cette consommation tient non pas de la communion (comme chez les premiers chrétiens) ou de l'extase, mais d'une « épreuve », d'un procès de l'âme. Car l'ingurgitation d'alcool y est hautement ritualisée, pour se démarquer d'une consommation de loisir : l'alcool (*içki*) n'est jamais référé comme tel mais toujours comme *dem* (le souffle, le sang), les participants boivent selon un cérémonial complexe encadré de formules propitiatoires. D'autre part, l'on boit sous un double contrôle, contrôle de deux officiants du rituel, et tout dérapage sera immédiatement sanctionné. Le comportement lors de la cérémonie est strictement encadré : ne pas parler, ne pas se déplacer, ne pas sortir de la pièce une fois la cérémonie commencée sans l'autorisation expresse d'un officiant, sachant que la cérémonie commence à la tombée du jour et finit rarement avant minuit. Si le contrevenant à l'une de ces règles se verra réprimandé oralement, des dérapages plus graves (une insulte, un comportement inapproprié, une erreur dans le déroulement pour les officiants) seront sanctionnés par une amende sonnante et rébuchante, voire une exclusion temporaire de la cérémonie.

Ce contrôle serré des corps joue ici une importance fondamentale. Dans ce contexte, le statut de l'alcool (du *dem*) devient pour le moins ambigu, voire contradictoire :



Cérémonie du Cem.

- d'une part l'extase, ou toute « ivresse divine », est hors de question. La transe n'est pas ce qui est recherché ici, et elle serait sanctionnée ;

- d'autre part la consommation, si elle est contrôlée, est loin d'être symbolique (elle n'est pas seulement « communuelle »). Durant les nombreuses heures que dure la cérémonie, les participants ingurgitent suffisamment d'alcool pour rendre fin saoul les plus aguerris des buveurs.

C'est précisément à l'intersection de ces deux nécessités que se dessine cet usage « confrérique » (*tari-kat*) de l'alcool. L'alcool tient ici du *double-bind* : « sois

saoul mais sois maître de tes actes ». Le sens de cette injonction contradictoire, une des autorités religieuses de cette confrérie l'exprime en ces termes : *dem insanın anahtarıdır*, « l'alcool est la clé de l'homme ». La consommation d'alcool est ainsi du ressort de l'épreuve, du test, non pas de bonne moralité mais de maîtrise de soi, et la première preuve de son appartenance à la « communauté des parfaits » (*erenler meclisi*).

Nicolas Elias



A gauche : arbre à vœux. A droite : village de Tekke dans les montagnes du Taurus.

En 2015, le Cercle Lévi-Strauss a choisi de financer la bourse d'étude de Marie Durand : *Edgar Aubert de la Rüe, de l'exploration scientifique au voyage : collecte de terrain, intérêts coloniaux, diffusion institutionnelle et grand public (1923-1960).*



© musée du quai Branly, société des Amis

Alors qu'au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les missions et collectes d'objets ethnographiques étaient l'œuvre de savants de diverses disciplines, d'administrateurs ou d'aventuriers, à partir de la fin des années 1920 et pendant les années 1930, une ethnographie professionnelle se met en place, qui se veut à la pointe de la moder-

néité. Dans la définition qu'en donne Paul Rivet, titulaire de la chaire d'anthropologie du Museum National d'Histoire Naturelle à partir de 1928, cette nouvelle science, l'ethnologie, ne s'oppose pas à la pluridisciplinarité. Elle intègre au contraire divers champs tels que la sociologie, la linguistique, la paléontologie, l'archéologie, l'anthropologie physique, l'ethnographie ou la géographie humaine dans un projet scientifique global qui entend traiter de l'homme en général¹. Avec la création en 1925

de l'Institut d'Ethnologie par Marcel Mauss, Paul Rivet et Lucien Lévy Bruhl, des méthodes scientifiques de collecte et de traitement des données sont enseignées à toute une génération d'ethnologues. Fort de cette nouvelle définition d'une ethnologie pluridisciplinaire, l'Institut d'Ethnologie cherche à créer des vocations et à enseigner au plus grand nombre les méthodes de collecte ethnographique. Si les ethnologues sont incités à partir sur le terrain, les coloniaux se voient faciliter l'accès aux cours de l'Institut et des brochures d'instructions de collecte sont diffusées. Dans le contexte général d'une ethnologie vécue comme une discipline d'urgence, où il faut collecter matériaux et informations avant la disparition des populations ou leur acculturation, toutes les bonnes volontés sont exploitées. Les collectes de scientifiques appartenant à d'autres champs disciplinaires sont bienvenues et viennent enrichir les fonds du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cette institution prend alors une importance croissante et loin d'être uniquement un lieu scientifique destiné aux savants, le musée devient un lieu culturel central, où se pressent aussi artistes et mondains².

Issu d'une famille aisée d'intellectuels genevois, explorateur infatigable du monde, géologue de formation, géo-



© musée du quai Branly, photo Patrick Gres

Etoffe d'écorce sur fond ocre, lignes longitudinales et motifs végétaux bruns, île de Futuna, 134 x 224 x 0,3 cm, musée du quai Branly.



A gauche : Edgar et Andrée Aubert de la Rüe, Nairobi au Kenya. Retour du Kilimandjaro après 13 mois aux îles Kerguelen. Février 1953. A droite : couverture du carnet de terrain de la mission Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides, juillet à septembre 1934, archives du musée du quai Branly, fond privé Aubert de la Rüe.

graphe et ethnographe sur le terrain, la figure d'Edgar Aubert de la Rüe interpelle dans ce contexte car sa pratique protéiforme se situe à la croisée de domaines qui peuvent aujourd'hui nous apparaître incompatibles : entre missions scientifiques, expertises coloniales de l'intérêt économique des territoires et voyages d'explorations mondains. L'étendue géographique couverte par le géologue est large. De 1923 à la fin des années 1960, il arpente plus d'une centaine de pays du monde et rassemble des informations géologiques, géographiques, linguistiques et ethnographiques ainsi que des photographies et des collections de minéraux, d'histoire naturelle et d'objets. Ses collections ethnographiques se trouvent aujourd'hui réparties entre le musée du quai Branly à Paris (1280 objets), le musée d'ethnographie de Genève (454 objets) et le musée d'ethnographie de Bâle (64 objets) et concernent la totalité des cinq continents.

En 2007-2008, j'ai consacré une première recherche aux missions du géologue aux Nouvelles-Hébrides (actuel Vanuatu) en 1934-1936. En interrogeant l'articulation spécifique des multiples intérêts scientifiques et personnels d'Aubert de la Rüe sur ce terrain et en les comparant avec la diffusion institutionnelle de ses travaux, j'ai pu ainsi éclairer les biais qui orientent la présentation de ses recherches, souvent dans le but de répondre aux attentes du grand public et de son imaginaire. Cependant, cette première recherche a aussi fait apparaître la relative pauvreté des archives concernant les missions et voyages d'Aubert de la Rüe et l'absence presque généralisée de ses carnets de terrain. Le fond d'archives privées le concernant donné en 2011 au

musée du quai Branly constitue donc aujourd'hui une source nouvelle et de premier ordre dont je propose le classement et l'étude dans le cadre de la bourse du Cercle Lévi-Strauss. Il contient en effet, outre de nombreux carnets de terrain, publications et éléments relatifs à ses diverses missions autour du monde, un ensemble documentaire important rassemblé par le géologue et de nombreuses notes réflexives revenant sur sa carrière qui révèlent à la fois les méthodes et les thématiques de recherches privilégiées par Aubert de la Rüe et les façons dont il a construit sa pratique scientifique au cours du temps.

En se déployant sur une période longue, ce fond d'archive permet donc de suivre l'évolution de l'articulation des positions scientifiques, du discours et des motivations d'Aubert de la Rüe et de proposer, à partir du cas de ce géologue, une réflexion sur la construction épistémologique du savoir scientifique en France du début des années 1920 au début des années 1960.

Marie Durand

(1) - Voir C. Laurière, 2008. *Paul Rivet, le savant et le politique*. Paris : MNHN, p. 350 et suivantes.

(2) - Dont certains s'investissent dans la collecte d'objets pour le compte du musée. C'est le cas, pour citer un exemple bien connu, de l'expédition d'Etienne et Monique de Ganay, Charles et Régine Van den Broek et Jean Ratisbonne sur le yacht La Korrigane entre 1934 et 1936. Voir C. Coiffier, (ed.). 2001. *Le voyage de La Korrigane dans les mers du Sud*. Paris : Hazan.

★ Du roi Njoya au futur musée de Foumban

Présents au Cameroun lors du Colloque International de 2013 sur le roi Njoya, puis à l'occasion des festivités du Nguon de novembre 2014 à Foumban où se construit le nouveau Musée Royal, nos amis Michèle et David Wizenberg font ici le lien entre les deux événements.

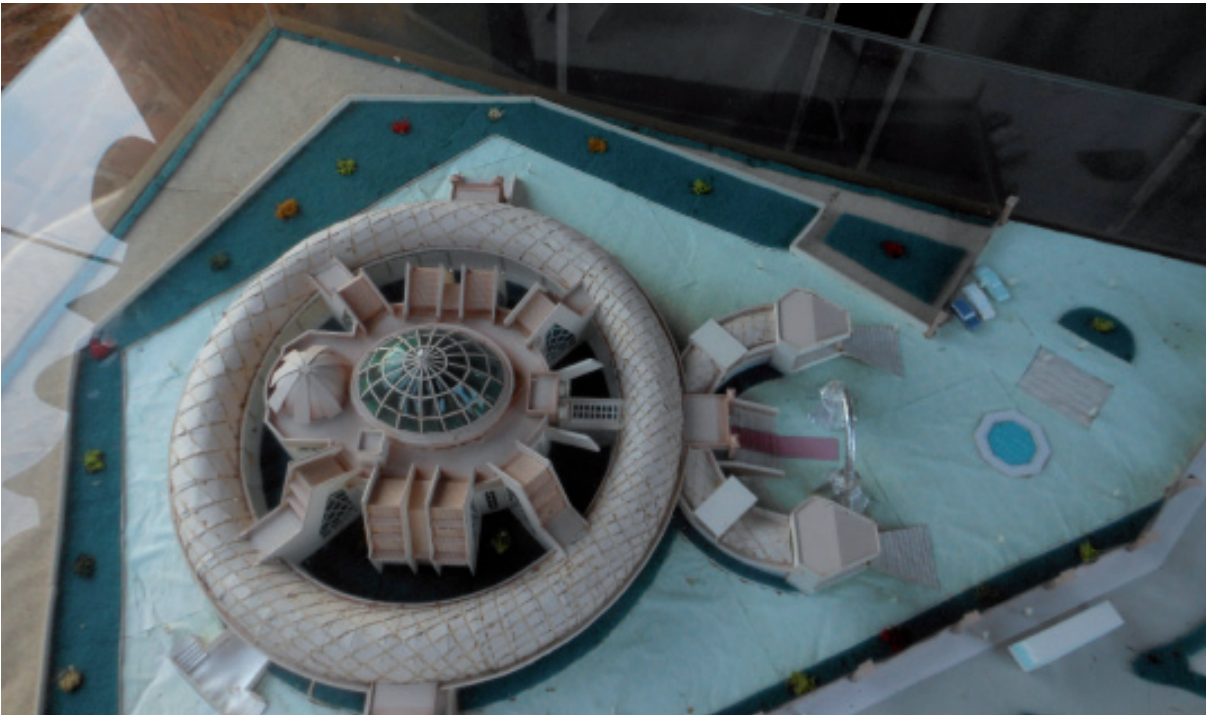
Quelles motivations ont conduit à l'organisation d'un colloque international sous le patronage de l'UNESCO à Yaoundé en novembre 2013 sur *La place du Roi Njoya dans l'historiographie et l'impact de sa contribution sur l'évolution de la civilisation africaine* ?

Issu d'une dynastie guerrière qui a pratiqué une politique d'expansion territoriale par l'annexion de petits royaumes autour de Foumban, le roi Njoya (1876-1933),

au pouvoir effectif chez les Bamoun à compter de 1894, choisit de se tourner résolument vers une politique d'ouverture novatrice. La curiosité qui porte ce souverain visionnaire à la rencontre de l'Autre se manifeste dès la réception accueillante qu'il fait aux Allemands en 1902, en pleine connaissance pourtant du comportement conquérant de ces derniers¹ durant les années précédentes dans d'autres parties du Cameroun.



Palais Royal de Foumban, construit par le Roi Njoya à partir de 1918 (photographie janvier 2010).



© Michèle et David Wizenberg

Maquette du futur Musée du Palais des Rois Bamoun.

Quoique tenu essentiellement en langue française, cet important colloque a trouvé peu d'écho dans notre pays : faut-il y voir une difficulté à tourner la page de l'ostracisme que l'administration coloniale française a manifesté en son temps à l'égard de cette figure majeure de l'Afrique sub-saharienne ? De fait, cette rencontre, au-delà de son apport proprement historique, s'est largement orientée vers des questionnements sur le présent et l'avenir du continent, ce qui ne manque pas de concerner le monde dans son ensemble...

Plusieurs interventions ont porté sur une écriture dont ce roi a été l'étonnant initiateur, entreprise d'autant plus importante quand on songe combien la connaissance de l'histoire de toute cette partie du monde souffre du manque de traces écrites. Son élaboration s'est faite en plusieurs étapes, partant d'un ensemble de plus de cinq cents caractères picto et idéographiques pour aboutir finalement à une batterie de soixante-dix signes principalement syllabiques. Parallèlement à cet outil de transcription, Njoya a radicalement créé une langue ex nihilo, le shūmom, réservée dans un premier temps à l'usage de la Cour, mais qui continue à être parlée dans certains cercles intellectuels, que l'on enseigne encore au Cameroun, et qui a même servi à l'édition de divers ouvrages.

Une autre initiative royale témoigne de cette rare volonté d'ouverture : l'élaboration d'une religion syncrétique qui, même si elle n'a pas eu de lendemain durable, a visiblement laissé une influence anti-sectaire dans ce pays, où coexistent paisiblement musulmans, chrétiens, et fidèles des cultes ancestraux. Ce melting-pot se constate aujourd'hui souvent à l'intérieur d'une même famille, jusqu'à des interpénétrations surprenantes de rituels. Tout cela dans une région dont les voisins s'entre-déchirent sous la bannière de purismes religieux.

Le Colloque a, par ailleurs, largement évoqué les succès du règne de Njoya : disparition des disettes périodiques grâce à un essor de l'agriculture, de l'artisanat, du commerce, le roi lui-même initiant des inventions dans les techniques du tissage, de la fonte des métaux, de l'agriculture, de la cartographie, tout en conduisant en véritable modernisateur diverses réformes politiques, administratives et juridiques. Nous n'avons pas considéré comme anecdotique qu'une intervenante, rappelant le rôle incitatif de Njoya pour l'accès des femmes à l'instruction, ait pu citer en contrepoint une lettre contemporaine de Freud (lequel ne passe pas pour le plus réactionnaire des bourgeois de son époque) ; « Le destin de la femme doit rester ce qu'il est [...] L'envie de réussir chez la femme est une névrose [...] dont elle ne sortira que par une acceptation de son destin passif »².

En accord avec l'intitulé du colloque, les participants ont régulièrement fait le lien avec les coopérations indispensables bien au-delà des questions économiques, même si le « panafricanisme » ne semble plus être celui que nous avons connu chez nos amis de la FEANF³ au sortir de la période coloniale.

Nonobstant la richesse de ces diverses contributions, l'étendue des apports de Njoya laisse encore largement place à d'autres approfondissements. En l'occurrence on s'est peu penché sur son rôle dans le renouveau d'un artisanat créatif et d'un commerce d'art dynamique. Il a impulsé la venue de sculpteurs et de fondeurs extérieurs qui ont contribué à faire de Foumban⁴ et des régions de l'ouest-camerounais le creuset de créations artistiques remarquables ainsi qu'un carrefour par où se sont diffusés des objets provenant de groupes environnants, voire plus éloignés, notamment du Nigéria, du Gabon ou du Congo. Quant au pays bamoun lui-même, il a connu un véritable essor de la sculpture, de tradition déjà ancienne, de

★ Carte blanche à un Ami

masques, de statues, de sièges, avec ou sans perlages et cauris, artisanat de haut niveau, lié ou non aux pratiques de rites traditionnels. Beaucoup de ces objets ont cessé d'être réservés à la Cour et aux chefs de lignage pour se populariser largement : armes de parade, pipes en bronze ou en terre cuite, bijoux et parures, vaisselle d'apparat, tissus, etc. De telles pièces constituent aujourd'hui une partie notable des collections muséales européennes (tout particulièrement en Allemagne). Elles ont d'ailleurs été parfois utilisées dans les relations diplomatiques, diffusant ainsi à l'étranger une image prestigieuse du pays bamoun et de son souverain.

Toujours dans le domaine de l'art, la continuité a été évidente tout au long du xx^e siècle, avec les successeurs, Seidou Njimoluh, puis l'actuel roi-sultan Mbombo Njoya, petit-fils donc du premier. On assiste ainsi actuellement à une relance de la protection du patrimoine avec la construction, en cours, du nouveau Musée du Palais à Foumban. Le choix de cette ville est particulièrement pertinent, vu son passé précédemment décrit, ses deux collections muséales, au Palais Royal et dans le Musée des Arts et Traditions installé en haut de la Rue des Artisans⁵, mais aussi du fait de sa position au centre du Grassland où l'on trouve encore le Musée des Civilisations de Dschang ainsi que les petits musées des Chefferies emplis d'objets parfois exceptionnels mais trop souvent assez mal protégés.

Remarquablement innovante, la réalisation du nouveau musée devrait s'inscrire parmi les créations contemporaines significatives⁶ alliant les technologies de notre temps avec des formes inspirées des traditions locales. Ce sont en effet les emblèmes du peuple bamoun qui en structurent le plan ; la double cloche héritée des Tikar constitue l'arche d'entrée du site, le corps central du musée a la forme d'une araignée (la mygale de la sagesse), et une galerie en serpent à deux têtes l'entoure, symbole d'une ancienne victoire contre des ennemis attaquant

sur deux fronts. Sachant que les pièces exposées actuellement dans le Palais Royal ne représentent qu'une petite partie des 12500 objets en réserve, il y a tout lieu d'attendre avec impatience les découvertes que rendront possibles les nouveaux espaces. L'inauguration était envisagée pour la fin de l'année 2014, mais quelques problèmes financiers (avec l'UNESCO ?) auraient entraîné un ralentissement des travaux.

On ne saurait trop souligner le paradoxe d'un continent dont les richesses artistiques sont quasi inépuisables mais dont les possibilités muséales restent dérisoires. Dès lors le nouveau Musée du Palais des Rois bamoun est bel et bien un événement tant pour l'Afrique que pour les amateurs d'art du monde entier.

Michèle et David Wizenberg

- (1) - Il faut rappeler que le Bundesrat a pris dès 1889 un décret exigeant que le personnel administratif et militaire ayant acquis des objets les rapporte au Musée Ethnographique de Berlin.
- (2) - Référence à une lettre à sa femme Martha, citation par Blainville Koletou Manouere, cf. *Le Roi Njoya créateur de civilisation et précurseur de la renaissance africaine*, éd. L'Harmattan 2014, p. 139.
- (3) - La Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France avait alors à son programme l'unité politique du continent, évoquant même un « Etat Fédéral africain »
- (4) - On se reportera tout particulièrement au texte d'Hélène Joubert dans *Central Nigeria Unmasked: Arts of the Benue River Valley*, éd. Fowler Museum UCLA 2011, pp. 561-567, lequel a le mérite, rare dans la littérature occidentale, de rendre toute leur place aux Africains «marchands-collectionneurs» et bien souvent découvreurs.
- (5) - La Rue des Artisans, mise en place au début des années vingt par Njoya au centre de Foumban, est fréquentée aujourd'hui encore par une clientèle tant régionale qu'étrangère.
- (6) - Architecte : Mboumbou Isofou.



© Michèle et David Wizenberg



© Michèle et David Wizenberg

A g. : masque bamoun, style dit « du palais » (coll. particulière). A dr. : Etat récent des travaux (nov. 2014) : l'un des accès en gueule de serpent.

★ L'agenda d'avril à juin 2015

Avril

- Jeudi 2 à 19h
La Côte d'Ivoire dans les collections permanentes du musée, par Aurélien Gaborit, responsable de collections Afrique



- Mercredi 8 à 19h
« Delete scene : des traces en Taïga », par Yury Toroptsov, artiste et concepteur de l'exposition, au musée de la Chasse et de la Nature



- Jeudi 16 à 19h
« Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire », par Eberhard Fischer et Lorenz Homberger, commissaires de l'exposition

Mai

- Mercredi 6 à 15h
« L'atelier Gustave Moreau » au musée Gustave Moreau



- Jeudi 21 à 19h30
« Le Corbusier » au Centre Pompidou

Juin

- Jeudi 4 à 19h
« Regards croisés : la Côte d'Ivoire » Avec Aurélien Gaborit, Daniel Hourdé et Lionel Zinsou au salon de lecture Jacques Kerchache



- Les 6 et 7
Voyage à Lyon avec Gaëlle Beaujean-Baltzer, responsable de collections Afrique
- Mercredi 10 à 17h
« Henry Darger » au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
- Mercredi 24 à 9h30 « L'Inca et le Conquistador », par Paz Núñez-Regueiro, responsable de collections Amériques



- Jeudi 25 à 19h
Les Iles Salomon dans les collections permanentes, par Magali Mélandri, responsable de collections Océanie

Expositions

- « Tatoueurs, tatoués » jusqu'au 18 octobre 2015
- « Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire » du 8 avril au 26 juillet 2015
- « L'Inca et le Conquistador » du 23 juin au 27 septembre 2015

Vernissages

- Lundi 13 avril
« Les Maîtres de la sculpture de Côte d'Ivoire »
- Lundi 22 juin
« L'Inca et le Conquistador »



Voyages à venir

- 10 et 11 octobre 2015, week-end en Ardèche à l'occasion de l'ouverture de la Caverne du Pont d'Arc



- Du 16 au 18 octobre, voyage à Londres à l'occasion de Frieze Master et PAD

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membres d'honneur

Jacques Chirac
Abdou Diouf

• Président fondateur

Louis Schweitzer

• Président

Lionel Zinsou

• Vice-Présidents

Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• Secrétaire général

Philippe Pontet

• Trésorier

Patrick Careil

• Administrateurs

Bénédicte Boissonnas
Claire Chazal
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Caroline Jollès
David Lebard
Hélène Leloup
Aïssa Maïga
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Françoise de Panafieu
Guy Porré
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojeh
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

Geoffroy Brandy
Arnaud Brillois
Patrick Caput
Yves-Bernard Debie
Yacine Anna Douaoui
Cécile Friedmann
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Aimery Langlois-Meurine
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Pierre Moos et
Sandrine Pissaro
Jean-Paul Morin
Philippe et Catherine Pontet
Guy Porré et
Nathalie Chaboche
Barbara Propper
François de Ricqlès
Bruno Roger
Louis et Agnès Schweitzer
Dominique et Jacqueline
Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Serge Weinberg
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel et Marie-
Christine Zinsou

Les personnes morales

• Membres soutiens

BL-Audit
Groupe Elior
Fimalac
Financière Daubigny
Financière Immobilière Kléber
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel
Schneider Electric

• Membres associés

L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Artcurial, Briest, Poulain, Tajan
Arts d'Australie
Bruneaf
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Afrique
Galerie Alain Bovis
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Bernard Dulon
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Daniel Hourdé
Galerie Louise Leiris
Galerie Patrick et
Ondine Mestdagh
Galerie Mermoz
Galerie Meyer

Galerie Monbrison
Galerie Ratton
Galerie Lucas Ratton
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's
Voyageurs et Curieux

Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Jean-Claude Dubost
Danièle Enoch-Maillard
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Anthony Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Hina Robinson
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias
Lionel Zinsou

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #22 ★ avril - juin 2015

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux, Léa Moussion

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Léa Moussion

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrany.fr – Site : www.amisquaibrany.fr

Ont contribué à ce numéro :

Eberhard Fischer, ancien directeur du Rietberg Museum de Zürich

Lorenz Homberger, ancien conservateur du Patrimoine Afrique et Océanie et directeur adjoint du Rietberg Museum de Zürich

Michèle et David Wizenberg, Amis du musée

Marie Durand, lauréate 2015 de la bourse du Cercle Lévi-Strauss

Nicolas Elias, lauréat 2015 de la bourse Nahed Ojeh

Léa Moussion, stagiaire à la société des Amis – L.M